

DIFFICILE A BRIDER



Premier assaillant. — Quoi ! un bourgeois comme ça, rien qu'une montre en cuivre et 75 cents en argent ! Allons, où est le reste ? Vite !

Isaac. — Tien t'Apraham, z'est doué en brobriédés, mon ami, et blacé au nom te ma femme.

Chronique Théâtrale

THÉÂTRE ROYAL

Une Romance du Tennessee va nous transporter dans le Sud ; il n'y a qu'à se rendre au Royal, cette semaine, aux représentations de "Coon Hollow", nous y trouverons le miroir de la nature dans le vieux Tennessee avec toutes les réalités de la vie.

Amour, passions, haine, tout est raconté d'une manière gracieuse, réelle, tel que la vie nous en présente tous les jours et particulièrement captivant pour nous, gens du Nord, qui nous délectons aux récits de la vie dans les Edens du Sud. La presse à coton en opération, tel que dans les plantations du Sud ; l'effet de clair de lune et ceux de lumière dans l'obscurité, constituent une scène étonnante. Les mouches à feu volètent dans les branches, les oiseaux y chantent et tout spectateur croit être transporté dans ces pays merveilleux.

Il y a aussi la grande course de bateaux sur le Mississipi, donnée à l'heure du crépuscule par les deux grands bateaux, "Robert E. Lee" et "Natchez", brillamment illuminés et sous pleine vapeur.

Sur la levée, un groupe de garçons et filles de couleur sont attroupés, se réjouissant d'une façon pittoresque.

Danses, chansons, bande de musique contribuent à faire de la représentation un véritable enchantement pour les yeux.

PALLADIO.

UN VOYAGE A PARIS (MONOLOGUE)

PERSONNAGE : UN JEUNE GARÇON EN COSTUME DE VOYAGE.

Costume de voyage : chapeau, paletot. A la main : une valise, un parapluie, un carton à chapeau. Un plan dans la poche.

(Tout ce monologue doit être dit lentement.)

J'arrive de Paris. J'ai vu Paris. (*Il pose ses bagages.*) Paris dont on parle tant et que personne ne connaît ! (*Fort.*) Personne !

(*Avec pitié.*) Il y a bien Dupont — vous savez, le grand Dupont — et puis Dubois — vous savez, le petit Dubois — qui prétendent y être allés... admettons. Je ne voudrais pas les contredire, mais enfin, c'est faux !

(*Grave.*) Et, tenez, la vérité vraie sur Paris, la voici. (*Un temps.*) En débarquant à la gare, — une gare, mon Dieu, comme toutes les gares — on voit d'abord des employés de l'octroi en uniforme qui, de leurs grosses mains noires, retournent votre sac de nuit, comptent votre linge sale et salissent votre lingo propre ! (*Un temps.*)

Une fois débarqué (*il ramasse ses bagages*), il faut se défendre contre les commissionnaires, les garçons d'hôtel, les guides, les cochers. (*Tout en parlant, il mime la scène.*) Savez-vous ce que c'est que tous ces gens, que vous prenez pour d'honnêtes industriels ? (*Presque à voix basse.*) Tous des filous ! (*D'un air tragique.*) Ah ! malheur à vous, si vous les écoutez !

(*Pleurant.*) On ne vous revoit plus jamais ! (*Changeant tout à fait de ton.*) On lit ça tous les matins dans les journaux !

(*Reprenant.*) Enfin, admettons que vous ayez échappé aux premiers dangers, vous voilà à la recherche de votre chemin.

(*Il pose ses bagages.*) Vous avez trois moyens à votre disposition (*il compte sur ses doigts*).

Le troisième, le plus simple, est de se faire accompagner par un ami connaissant déjà Paris. — Il est trop simple ! N'en parlons pas.

Le deuxième, c'est de demander son chemin en observant scrupuleusement de faire très exactement tout l'opposé de ce qu'on vous dit. Jamais le Parisien ne vous indiquera le bon chemin ; le Parisien, né farceur, vous envoie toujours dans la direction opposée. Mais chez nous (*d'un air très finaud*) on ne s'y laisse plus prendre : nous ne sommes pas des provinciaux !

(*Reprenant.*) Reste le premier moyen — le meilleur, car vous n'avez recours à personne. S'il pleut, au lieu de prendre une voiture, vous ouvrez votre parapluie. (*Il ouvre son parapluie.*) Puis, vous tirez votre plan, que vous déployez de temps à autre. (*Il déploie son plan.*) Comme ça. Vous le consultez et vous admirez, chemin faisant, les beautés de la capitale — sans rien demander aux Parisiens, ce qui est l'essentiel. (*Son parapluie d'une main, son plan de l'autre, il cherche à prendre ses bagages qu'il finit par déposer, après quelques embarras comiques.*) C'est ainsi que j'ai pu admirer au milieu d'une grande place une pierre en un seul morceau qui se tient toute droite, (*il cherche son plan, et dit en hésitant un peu*) : c'est la colonne Vendôme. Et puis, un peu plus loin, une grosse colonne en bronze faite avec des canons. (*Même jeu.*) C'est l'Obélisque. Puis une église carrée, comme la maison de Nîmes. (*Même jeu.*) C'est l'église de l'Opéra. Et puis encore un grand bâtiment qui ressemble à un hôpital. (*Même jeu.*) C'est... la Chambre des députés.

Et le long des boulevards, — ces boulevards dont on parle tant — les arbres ont des grilles aux pieds, sans doute pour que nous ne les emportions pas à la campagne afin de leur faire prendre l'air dont ils ont tant besoin !

Et quels arbres ! Non ! Je préfère ma province ! (*Il ramasse ses bagages.*) Et si jamais le grand Dupont ou le petit Dubois font devant vous l'éloge, de la capitale, vous pouvez me les adresser sans crainte : je me charge de leur prouver — mon plan à la main — qu'ils n'y sont jamais allés.

II. B.

COSMOGRAPHIE

Louiset. — Sais tu ce qui fait tomber la pluie, dis Julien ?

Julien. — Mais elle est obligé de tomber.

Louiset. — Obligée ! Pourquoi ?

Julien. — C'est que si elle ne tombait pas elle remonterait plus haut et éteindrait le soleil.

UN TOUR PENDABLE

Grosillon. — Vous ne savez pas, peut-être que, il y deux ans, un peu avant votre mariage ma fois, j'avais demandé la main de celle qui est devenue votre femme. Que la vie est drôle, hein ?

Dumollard. — Ah, oui, très drôle. Et dites moi, qui de vous deux a brisé l'engagement ?

Grosillon. — Moi, mon cher.

Dumollard (le rossant d'importance). — Ah, c'est toi misérable. Que jamais de ta vie tu ne t'amuse à me jouer un tour semblable ou j'aurai ta vie.

ELLE ÉTAIT DE GLACE



Lui. — Oh, Héloïse ! Quelle froideur, qu'avez-vous donc, ma chère ? Dites-mo ce que j'ai fait !

Elle. — Ce que vous avez fait ? Vous avez oublié d'apporter ma mantille, mon cher Charles !